

**Les NON-DITS du MUSÉE - visite guidée**  
**David DJAOUI, ARLES, MDAA, 13 octobre 2017**

*David DJAOUI est archéologue au MDAA.*

**Les dernières études concernant les fouilles du Rhône permettent de remettre en cause les nouvelles vitrines du musée. Ce regard critique, porté par l'un des archéologues du musée, concerne aussi bien les objets eux-mêmes (fonction, provenance, produits, procédures commerciales) que la muséographie.**

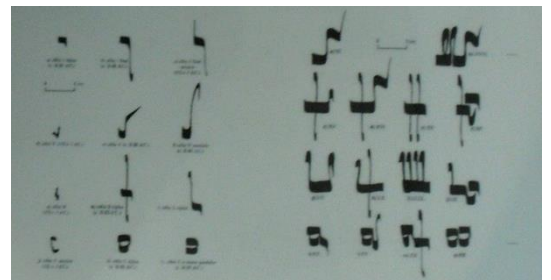
Dans la partie la plus récente du musée, construite pour accueillir l'épave du chaland Arles-Rhône 3, se trouvent des vitrines contenant des objets en relation avec cette découverte et retrouvés dans le Rhône dans l'environnement immédiat de l'épave. Ces objets variés sont présentés par provenance (sigillées de l'Aveyron, céramiques à glaçure plombifère d'Italie, marmites d'Afrique du Nord, amphores de Bétique, etc.).

Le visiteur qui s'intéresse à ces objets peut constater la variété des formes et des provenances, mais, hors du contexte de découverte, ne comprend pas forcément pourquoi on les a retrouvés à proximité du chaland. Or, c'est dans l'étude de ce contexte que réside l'intérêt scientifique.

On parlera ici essentiellement du dépotoir portuaire (les 700 m<sup>3</sup> d'amphores et de céramiques qui recouvraient le bateau<sup>1</sup>).



Une amphore exposée, destinée au transport de l'huile, comporte des signes ressemblant à des notes de musique<sup>2</sup> et qu'on a réussi à déchiffrer<sup>3</sup>. Ce type d'écriture ne se retrouve que sur les amphores à huile de Bétique (type Dressel 20).



- Dans le Rhône, la quasi totalité des amphores provient de cette région<sup>4</sup> et contenaient de l'huile, des olives, des sauces et des salaisons de poissons.

<sup>1</sup> Le plus grand découvert à ce jour en un si petit espace, une dimension totalement inédite, qui permet des découvertes nouvelles  
<sup>2</sup> [https://www.academia.edu/18565765/La\\_normalisation\\_de\\_l%C3%89pigraphe\\_amphorique\\_Les\\_tituli\\_picti\\_des\\_amphores\\_Dressel\\_20](https://www.academia.edu/18565765/La_normalisation_de_l%C3%89pigraphe_amphorique_Les_tituli_picti_des_amphores_Dressel_20)

<sup>3</sup> Antonio Aguilera Martin, Université de Barcelone

<sup>4</sup> Sur 2 000 amphores trouvées dans le Rhône, 600 viennent de Bétique.

**Pourquoi ces objets ont-ils été jetés dans le Rhône ?** La réponse est facile pour les amphores qui servent au transport dans l'ensemble du bassin méditerranéen et dont le contenu est finalement transvasé dans d'autres récipients. Il s'agit d'« emballages perdus », qui se retrouvent très fréquemment dans les zones de rupture de charge, comme à Arles ou au Monte Testaccio, près d'Ostie.<sup>5</sup> À Arles en l'occurrence, il ne s'agit pas seulement de transport d'huile, mais aussi d'autres denrées (vin et poisson).

L'explication est plus complexe en ce qui concerne les céramiques, elles aussi en abondance. Nous sommes dans un port où existent des erreurs de manutention, où des crues peuvent arracher des éléments et les faire tomber dans le fleuve, où des individus consomment sur les bateaux ou les berges et jettent les contenants, où se pratiquent aussi des offrandes rituelles au fleuve. L'étude d'un dépotoir implique l'analyse de toutes ces causes de rejet.

**Comment s'est constitué ce dépotoir ?** S'est-il fait progressivement ou y a-t-il eu des rejets massifs d'amphores et de céramiques dans le Rhône (en fonction par exemple d'événements météorologiques) ?

L'archéologue commence par effectuer un **inventaire**, en classant d'une part les amphores, d'autre part les céramiques. Dans cette dernière catégorie, il distingue la vaisselle destinée au service de table et la céramique commune (à diffusion locale ou régionale). Pour la Gaule, il s'agit des céramiques produites en Gaule.



On trouve aussi de la céramique commune importée, ce qui constitue un paradoxe. Pourquoi trouve-t-on ce type d'objet dans le Rhône à Arles (et en nombre<sup>6</sup>) ? On ne les retrouve par ailleurs ni dans la ville (dans des contextes domestiques) ni dans l'arrière-pays. Ils ne sont présents que dans les ports (à Arles, mais aussi à

Narbonne, Fos, Marseille, Fréjus, Ostie).

---

<sup>5</sup> Le Monte Testaccio, à Rome, est, au sens propre, un immense dépotoir romain constitué de tessons de 50 millions d'amphores accumulés durant l'Antiquité, situé entre le mur d'Aurélien et le Tibre, à l'extrémité sud des fortifications. Les innombrables couches de tessons (en latin *testae*, d'où le nom du site) sont soigneusement rangées en couches horizontales. Il s'agit des restes des amphores à huile débarquées le long du Tibre dans les entrepôts avant leur vente dans les commerces de la capitale. Le mont Testaccio s'élève sur une hauteur d'environ 30 mètres (54 m au-dessus du niveau de la mer), sur une surface de 22 000 m<sup>2</sup> qui forme une sorte de triangle irrégulier de 200 à 300 m de largeur. Une rampe, sans doute anciennement utilisée par les chariots, bifurque vers le nord-est. La masse d'amphores entassées est évaluée à cinquante millions d'unités, pour les trois quarts d'huile de Bétique. Elles représentent environ 3,7 milliards de litres d'huile et proviennent presque exclusivement de la Bétique, en Espagne. Appelées « Dressel 20 », ce sont des amphores à huile, de forme sphérique, portant une marque sur l'une des deux anses. Elles portaient, marqués au calame, le nom de l'exportateur et les marques des divers contrôles effectués au cours du voyage. Ces amphores ont été datées des années 140 jusqu'au 3<sup>ème</sup> siècle. Les premières recherches archéologiques ont été menées de 1872 à 1878 par l'archéologue allemand Heinrich Dressel (1845-1920), qui établit une typologie des amphores romaines encore en vigueur.

<sup>6</sup> On a retrouvé ici 60 exemplaires de pot à anses, en provenance du Latium.

Il ne peut s'agir que d'objets en lien avec les marins ; ce sont les **conserves de bord**. Le marin emporte sa conserve avec lui depuis Ostie ; il la consomme à l'arrivée à Arles et jette le récipient, à usage unique.

Ces constats fournissent plusieurs informations : On peut retracer une route commerciale, qui relie Ostie à Arles. Cela donne aussi une indication sur l'architecture du bateau ; tous n'étaient pas capables de naviguer à la fois sur la mer et sur le Rhône. À l'embouchure existaient des cordons alluvionnaires qui limitaient les tirants d'eau à 2 m. Il s'agissait donc soit de petits bateaux maritimes, soit de bateaux fluviomaritimes avec une quille courte.

Pour autant, on ne sait pas ce que transportent ces bateaux (on ne retrouve que des amphores de Bétique et aucune en provenance d'Italie...).

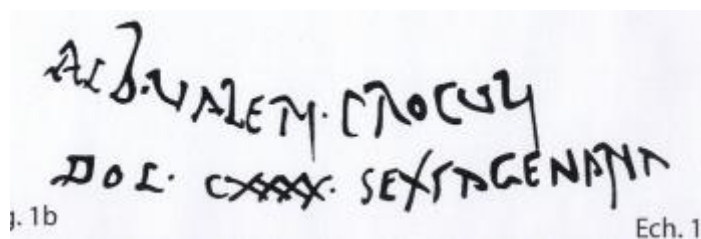
Ces pots datent du 1<sup>er</sup> s. apr. Les objets du dépotoir au-dessus du chaland se situent entre 70 et 130-140 apr. Dans les 60 pots découverts à Arles, on ne trouve que des restes de poisson, comme d'ailleurs dans les autres ports précédemment cités. Y figurent même des inscriptions : « *sardina* » ou « *araneus* = vive ». A l'intérieur, on a retrouvé en tout 2 500 restes de poisson, tous répertoriés et analysés par un ichtyologue. Ainsi, dans un pot il a trouvé des arêtes de petits poissons (sole, sprats, aloses, petits maquereaux) et une tête de gros maquereau coupée avec précision. Les marins plaçaient d'abord dans le pot les petits poissons, puis tranchaient la tête d'un maquereau au-dessus du pot et en récupéraient le sang qu'ils mélangeaient à du sel. Cette recette a été retrouvée dans un texte de Pline.

On a aussi retrouvé des écailles de poisson dans un pot du Latium marqué « olives » et dans un autre marqué « oignons ». Il s'agissait sans doute d'une forme de « packaging » indiquant l'assaisonnement du poisson.

Un même pot, d'origine identique, peut donc revêtir des sens différents en fonction du contexte de découverte.

À la décharge des concepteurs des vitrines, il faut préciser que, dès le levage du chaland, l'aile supplémentaire du musée était déjà en construction pour l'accueillir. Il fallait organiser rapidement le contenu des vitrines qui allaient l'entourer. Dans l'urgence<sup>7</sup>, il était impossible de ne pas trier les objets en fonction de leur provenance.

Sur une cruche<sup>8</sup>, on a trouvé une inscription de 2 lignes (en principe, les inscriptions se trouvent sur les amphores), déchiffrable à l'aide des infrarouges :



ALB. VALERI. PROCULI. DOL. CXXXX SEXAGENARIA. Valerius Proculus

<sup>7</sup> Les études complémentaires ont nécessité 7 ans...

<sup>8</sup> <http://mefra.revues.org/2549>

est au génitif ; la cruche lui appartient. ALB. doit désigner, en abrégé, ce qui est à l'intérieur. On recherche dans des inscriptions existantes les mots qui commencent par ALB.

- On trouve « *olivae albae* = olives blanches ». Si on met des olives à l'intérieur de cette cruche, il sera difficile de les récupérer...
- À Rome, on a trouvé une inscription « *Baeter[ense] alb(um)* = vin blanc de Béziers ». L'hypothèse est séduisante. Toutefois, la qualité de la calligraphie à l'initiale incite à penser qu'il n'y avait pas d'autre mot avant ALB.
- La dernière hypothèse est celle d'« *albanum* » qui est un des plus grands crus italiens<sup>9</sup>, cité par Columelle et Pline à l'égal du falerne.

À la 2<sup>ème</sup> ligne, DOL. désigne un *dolium* ou des *dolia*, CXXXX signifie 140, SEXAGENARIA a un rapport avec 60.

Caton l'Ancien dans le *De agricultura* parle de « *dolium quadragenarium* » et de « *dolium quinquagenarium* », i.e. des *dolia* d'une contenance de 40 et 50 urnes<sup>10</sup>. Ici, on a affaire à 140 *dolia* de 60 urnes, soit 1 100 hl, ce qui est considérable. La cruche servait donc d'échantillon, dans le cadre d'une négociation d'affaires ou du contrôle d'un produit.

Valerius Proculus serait donc propriétaire d'un chai de 140 *dolia* contenant 1 100 hl d'*albanum*. Ces éléments ont permis d'orienter les recherches autour d'un important négociant italien installé dans la région des Monts Albains. On y a retrouvé une stèle funéraire concernant un certain Lucius Valerius Proculus, chevalier, qui termine sa carrière en 143 comme préfet d'Égypte et qui pourrait correspondre au propriétaire de la cruche.



**Pour autant, on ne sait toujours pas comment le vin arrivait à Arles<sup>11</sup>...**

La cruche fait référence à un grand cru du Latium dont un marchand souhaitait écouler une quantité indéterminée. Or, la découverte d'un échantillon d'*albanum* à Arles est d'autant plus surprenante que les amphores d'Italie qui auraient pu servir à l'acheminement d'un tel produit sont absentes du dépotoir fouillé dans les eaux du fleuve.

Faut-il envisager un transport en vrac ? Le transport par *dolia* a existé. Les récipients étaient solidaires du bateau (qui parfois était même construit autour d'eux)

<sup>99</sup> En provenance des Monts Albains : « *Ce vin sorti des caves de Domitien, le doux raisin te l'envoie qui s'étale, charmé de lui-même, sur le mont d'Iule.* » - Martial, XIII, 109

<sup>10</sup> Une urne = 13 l environ

<sup>11</sup> C'est l'hypothèse du conteneur fantôme !

fluviomaritime. Toutefois, selon les spécialistes, les navires à *dolia* n'ont navigué que pendant une courte période, correspondant *grosso modo* aux époques augustéenne et julio-claudienne. L'éventualité d'un tel mode d'acheminement pose donc problème, sauf à reculer la datation de la cruche et à abandonner l'hypothèse d'identification du propriétaire de domaine.

Une autre hypothèse reposerait sur le fait que les récipients de transport ne pouvaient pas se conserver. Un transport en **tonneaux**, dont l'usage est de mieux en mieux attesté dans l'empire romain pourrait concorder, dans la mesure où ce contenant ne se garde pratiquement jamais<sup>12</sup>. On ne peut pour autant pas s'appuyer sur les textes dans la mesure où, en latin, le terme de *cupa* est polysémique et désigne à la fois le tonneau et la cuve droite. En tout cas, on ignore quels étaient les contenants habituels du vin des Monts Albains. Dans cette zone assez bien prospectée, où de nombreux pressoirs ont été découverts, aucune trace de production d'amphores n'a été trouvée.

On a aussi découvert dans le dépotoir 2 objets intéressants en terre cuite : d'un diamètre de 4 cm environ, creux et comportant de petits trous, ils servaient de **pipette** pour prélever le vin. Ils ne pouvaient être utilisés qu'avec un



tonneau<sup>13</sup> utilisé horizontalement. On disposerait là de la preuve indirecte de la présence de tonneaux à Arles.

Dernière question : à quoi servait l'échantillon ? Il était sans doute utilisé dans le commerce du vrac (c'est encore le cas actuellement) pour donner une idée du produit.

On n'avait pas trouvé pour la Bétique de pots équivalents à ceux des conserves de bord italiennes. On ignore beaucoup de ces céramiques communes peu diffusées, donc difficiles à identifier. On disposait ainsi d'une quarantaine de pots à la provenance incertaine, malgré la présence sur l'un d'entre eux de graffitis (marque d'appropriation des marins). Ils figurent dans une vitrine consacrée à la Gaule, compte tenu de leur pâte. C'est quand on a retrouvé une écriture observée sur les amphores à huile de Bétique qu'on a pu réviser leur provenance<sup>14</sup>. Ils permettent

<sup>12</sup> Même si on a retrouvé sur le Danube 250 très grands tonneaux romains, recyclés par l'armée.

<sup>13</sup> On en a aussi retrouvé à Madrid (en lien avec des productions de tonneaux).

<sup>14</sup> Des pots similaires ont été identifiés dans la nécropole de Cadix et à Séville.

donc eux aussi de retracer **une autre route commerciale** et d'attribuer d'autres pots avec leur contenu alimentaire : «*olivae fractae* = olives cassées». Les vitrines vont devoir être modifiées.



Une vitrine, plus thématique, est consacrée aux **bouchons d'amphores** (en forme d'amphorisques). À la suite de Fernand Benoît (1892-1969), on a identifié comme tels de petits conteneurs en terre cuite, alors qu'aucune fouille (ni

subaquatique n'a permis de confirmer cette utilisation. Pourtant, ce type d'interprétation perdure dans les musées. On a retrouvé dans le dépotoir 7 amphorisques dont 1 avec des inscriptions indiquant la présence d'un produit médicinal (ronce de mûrier). Il s'agit donc de conteneurs, plus résistants qu'un balsamaire en verre, et non de bouchons... Les recherches chimiques ont permis de déterminer la présence à la fois de plantes, mais aussi d'excréments, très utilisés dans la pharmacopée grecque et romaine. Il y aura lieu aussi de modifier la présentation de cette vitrine et de déplacer ces objets vers celle consacrée à la médecine...

### Une amphore de luxe

Sur les « étiquettes » des amphores, dans 99% des cas, le premier mot désigne le produit. Pour cette amphore de Bétique : MUR(IA) = sauce de poisson, F(LOS) = superlatif qui la qualifie = « fleur ». Ensuite, on a la provenance : ANTIPOL(ITANUM) = *Antipolis* = Antibes. EXC = excellent. Puis en général le nom du négociant au génitif (pas ici).

Bien plus rarement, on a des précisions complémentaires. Ici G(ARI) = *garum*. SCOM(BRI) = maquereau, F(LOS) = fleur de *garum* de maquereau. AA = la sauce a 2 ans d'âge (on ne connaît que 2 indications de ce type dans le monde romain). Si on n'a pas de précision sur le négociant, on est en présence d'un nom au datif, indiquant le destinataire. Il s'agit de Caius Seturius Segorius, identifié comme procurateur des Augustes entre 77 et 80 apr. et gouverneur de la province de Rhétie<sup>15</sup>, à la frontière de l'empire romain et de la Germanie. Cette amphore peut donc être datée à 3 ans près. Elle n'est jamais parvenue à destination (erreur de

<sup>15</sup> Aux appointements de 200 000 sesterces par an... Ce haut fonctionnaire avait donc les moyens de se faire livrer sa sauce à 2 000 km en combinant les modes de transport (les transports terrestres coûtaient 40 fois plus cher que les chemins maritimes ou fluviaux, particulièrement par les chemins montagneux...).

transbordement, crue ?), mais on a retrouvé en Bavière des amphores avec le même contenu et le même destinataire.

On est donc peut-être en présence d'une crue entre 77 et 80 apr.



Les cols d'amphores ont un bouchon en liège inséré à l'intérieur. On en a retrouvé 250 du même type, suite sans doute à un accident (il y en avait sans doute davantage qui ont pu flotter et être emportées par le courant...). La plupart sont des Gauloises 4, produites à partir de 70 apr. Y a-t-il eu une crue aux alentours de 77 apr. ayant entraîné

un mouvement massif de rejets dans le Rhône ? Comment expliquer cet immense dépotoir flavien (au moment de l'activité maximale du port d'Arles) ? Le recoupement de toutes ces informations permettra peut-être d'obtenir des réponses (et de réviser à nouveau les présentations...).